



LES2SCÈNES
SCÈNE
NATIONALE
DE BESANCON

Cinéma

mai - juin 2023

au Kursaal

mai

lu 22	16h	La Chevauchée fantastique	p. 5
	18h30	Vers sa destinée	p. 5
	20h30	Les Fils de l'homme <i>présentation</i>	p. 10
ma 23	16h30	Vers sa destinée <i>présentation & analyse</i>	p. 5
	19h30	café-ciné <i>entrée libre</i>	
	20h30	La Chevauchée fantastique <i>présentation & analyse</i>	p. 5
me 24	16h	Les Fils de l'homme <i>présentation</i>	p. 10
	18h30	Vers sa destinée	p. 5
	20h30	Les Raisins de la colère	p. 6
je 25	16h	Qu'elle était verte ma vallée	p. 7
	18h15	Seule la joie	p. 11
	20h	Un visa pour la liberté <i>débat</i>	p. 12
ve 26	15h	La Poursuite infernale	p. 8
	17h	Les Raisins de la colère	p. 6
sa 27	17h	Toubib <i>rencontre</i> <i>entrée libre</i>	p. 13
	20h	Qu'elle était verte ma vallée	p. 7
lu 29	18h30	La Poursuite infernale	p. 8
	20h30	La Prisonnière du désert	p. 9
ma 30	18h15	La Prisonnière du désert	p. 9
	20h30	Seule la joie <i>débat</i>	p. 11
me 31	15h30	La Prisonnière du désert	p. 9
	18h15	Qu'elle était verte ma vallée	p. 7
	20h30	La Poursuite infernale	p. 8

juin

ve 9	16h	Dancing Pina	p. 15	
	18h30	Si c'était de l'amour <i>+ Mourn, O nature!</i> <i>présentation</i>	p. 16	
	20h30	Indes galantes	p. 17	
sa 10	11h	Dancing Pina	p. 15	
	14h30	Ivraies <i>rencontre</i> <i>entrée libre</i>	p. 18	
	17h	Portraits dansés <i>entrée libre</i>	p. 18	
	18h30	Tes jambes nues + 300 000 litres <i>rencontre</i>	p. 19	
	20h30	Si c'était de l'amour <i>+ Mourn, O nature!</i>	p. 16	
	di 11	16h	Indes galantes	p. 17
	18h	Broken Mirrors + Lightning Dance <i>rencontre</i>	p. 19	
	20h	Dancing Pina	p. 15	
	ve 16	18h	Parasite	p. 21
	20h30	Snowpiercer	p. 22	
	di 18	17h	Juste Ici et Pas Ailleurs <i>débat</i> <i>entrée libre</i>	p. 25
	20h	The Host	p. 23	
lu 19	15h30	Memories of Murder	p. 24	
	18h	Snowpiercer	p. 22	
	20h30	Parasite	p. 21	
ma 20	15h30	Snowpiercer	p. 22	
	18h	Memories of Murder	p. 24	
	20h30	The Host	p. 23	
me 21	15h30	Parasite	p. 21	
	18h	The Host	p. 23	
	20h30	Memories of Murder	p. 24	

Sommaire

- p. 4 **John Ford**
du 22 au 31 mai au Kursaal
- p. 10 **Faut voir ! Les Fils de l'homme**
22 & 24 mai au Kursaal
- p. 11 **Cinékinéo Seule la joie**
25 & 30 mai au Kursaal
- p. 12 **Ciné citoyen Un visa pour la liberté**
25 mai au Kursaal
- p. 13 **Cinéma en région Toubib**
27 mai au Kursaal
- p. 14 **Danse et cinéma**
du 9 au 11 juin au Kursaal
- p. 20 **Bong Joon-ho**
du 16 au 21 juin au Kursaal
- p. 25 **Cinéma en région Juste Ici et Pas Ailleurs**
18 juin au Kursaal

Les invités du cinéma

Pascal Binétruy, critique pour la revue Positif
présentation et analyse de *Vers sa destinée*
& *La Chevauchée fantastique* (John Ford),
mardi 23 mai à 16h30 & 20h30

Florent Petit, spectateur
Les Fils de l'homme (Faut voir !), lundi 22 mai à 20h30
& mercredi 24 mai à 16h

Ida Hekmat, maîtresse de conférences, département
d'allemand de l'université de Franche-Comté
Seule la joie (Cinékinéo), mardi 30 mai à 20h30

Amnesty International & le collectif XYZ
Un visa pour la liberté (Ciné citoyen),
jeudi 25 mai à 20h

Antoine Page, réalisateur
Toubib (Cinéma en région), samedi 27 mai à 17h

Nino Laisné, metteur en scène
Mourn, O nature! (Danse et cinéma),
vendredi 9 juin à 18h30

Céline Larrère, danseuse et chorégraphe
Ivraies (Danse et cinéma), samedi 10 juin à 14h30

Geneviève Pernin, danseuse et chorégraphe
300 000 litres, (Danse et cinéma),
samedi 10 juin à 18h30

Gilles Rondot, metteur en scène, producteur
Broken Mirrors (Danse et cinéma),
dimanche 11 juin à 18h

Association Juste Ici - festival Bien Urbain
MZM PROJECTS - Kristina Borhes & Nazar
Tymoshchuk, réalisateurs
Juste Ici et Pas Ailleurs - Une histoire du festival Bien
Urbain (Cinéma en région), dimanche 18 juin à 17h

tarifs

Ciné à l'unité		Carte cinéma (10 places)	
Plein tarif	5 €	Plein tarif	40 €
Tarif réduit *	4 €	Tarif réduit *	35 €
Tarif spécial **	3 €	Tarif spécial **	25 €
Vacances au cinéma	3 €		

* Personnes de 65 ans et plus, détenteurs de la carte Famille nombreuse, personnes en situation de handicap, abonnés annuels Ginko, sur présentation d'un justificatif. | ** Jeunes de moins de 26 ans, bénéficiaires des minima sociaux, demandeurs d'emploi et détenteurs de la carte Avantages Jeunes, sur présentation d'un justificatif.

Informations : 03 81 87 85 85
www.les2scenes.fr | cinema@les2scenes.fr
Suivez-nous sur Facebook & Instagram
f @cinéma Les 2 Scènes



Café-ciné

Pour être informés en amont ou participer aux choix de programmation à venir, en savoir plus sur les films et sur ce que propose votre cinéma, le café-ciné est un espace privilégié de discussions et d'échanges entre le programmateur et les spectateurs.

Le prochain café-ciné au Kursaal (entrée libre)
mardi 23 mai à 19h30

John Ford

Étalée sur cinq décennies, l'œuvre de John Ford est un monument aux entrées multiples, une cathédrale aux travées innombrables. Aussi, face à elle, a-t-on le sentiment qu'il serait non seulement impossible d'en venir à bout, mais aussi incongru de prétendre lui donner un sens à la fois définitif et global. Le cinéma de John Ford échappe à toute réduction idéologique. C'est sans doute en raison de cela qu'on a souvent voulu ou pu coller à l'auteur de *La Chevauchée fantastique* toute sorte d'étiquettes faciles, en faire l'incarnation, à chaque fois idéale, d'hétérogènes catégories cinématographiques ou morales, variables selon les périodes de sa carrière : réalisateur de films de prestige à Oscars, maître du western, progressiste rooseveltien, militariste conservateur, grand classique ou moderne brechtien. Chacun son Ford, serait-il possible de décréter, tant l'intérêt pour son œuvre s'est scindé au cours de son histoire en jugements antinomiques. On peut aimer les films de John Ford pour des raisons diamétralement opposées et sans doute, à chaque fois pourrait-on se voir reprocher de ne se contenter que de la vision partielle et amputée d'une totalité insaisissable. L'être de son art se cache dans la contradiction.

– Jean François Rauger, La Cinémathèque française

Avec la participation des spectateurs du café-ciné.

→ **café-ciné** mardi 23 à 19h30



lundi 22 mai à 16h | mardi 23 à 20h30

La Chevauchée fantastique [Stagecoach]

1h37, États-Unis, 1939
avec John Wayne, Claire Trevor, John Carradine

À bord d'une diligence traversant l'Arizona, neuf passagers d'horizons très différents tentent de cohabiter, tout en résistant aux attaques des Peaux-Rouges conduits par leur chef, Geronimo.

La Chevauchée fantastique est le premier grand western parlant de John Ford et c'est aussi le film qui fera de John Wayne une star. Difficile de ne pas être ébloui et ému à chaque nouvelle vision de ce chef-d'œuvre, date importante dans l'histoire du cinéma – pour Ford et pour le western – mais avant tout leçon de mise en scène, leçon de morale et chanson de geste qui captive le spectateur du début à la fin, avec une maîtrise discrète et néanmoins géniale de la technique et de l'écriture cinématographiques.

– Olivier Père, Arte.tv

→ **mardi 23, les films seront présentés et suivis d'une analyse par Pascal Binétruy**, critique pour la revue Positif, à 16h30 pour *Vers sa destinée* et à 20h30 pour *La Chevauchée fantastique*.



lundi 22 mai à 18h30 | mardi 23 mai à 16h30 |
mercredi 24 à 18h30

Vers sa destinée [Young Mr. Lincoln]

1h40, États-Unis, 1939
avec Henry Fonda, Alice Brady, Marjorie Weaver

Le jeune Abraham Lincoln, déjà engagé en politique, ambitionne de faire du droit et finit par s'établir comme avocat à Springfield. Lors de la fête de l'Indépendance, un meurtre est commis. Lincoln s'emploie spontanément à la défense des deux coupables présumés...

Young Mr Lincoln n'est ni le premier ni le dernier film consacré durant les années 1930 au plus fameux des « Pères de la nation américaine » : Walter Huston chez Griffith (*Abraham Lincoln*, 1930) et Raymond Massey chez John Cromwell (*Abe Lincoln in Illinois*, 1940) ont composé des Lincoln mémorables. Ford, comme Griffith avant lui, s'attache à déceler l'homme d'État et la figure tutélaire dans le jeune homme qui va s'imposer non seulement en tant qu'avocat, mais aussi comme ultime rempart de la justice ou comme enquêteur. Henry Fonda, dont le visage a été subtilement maquillé, incarne un individu hors normes plein d'empathie pour les autres, et pourtant habité par une élévation morale – littéralement une vision – qui l'éloigne du commun des mortels. Cette idée, Ford la traduit à merveille dans cette silhouette raide, solitaire, gravissant la colline à la fin du film. En cet instant, Lincoln est déjà projeté dans une autre dimension : « vers sa destinée », comme l'indique le titre français.

– Festival international du film d'histoire de Pessac



mercredi 24 mai à 20h30 | vendredi 26 à 17h

Les Raisins de la colère [The Grapes of Wrath]

2h09, États-Unis, 1940
avec Henry Fonda, Jane Darwell, John Carradine
Oscar du meilleur réalisateur

Pendant la Grande Dépression des années 1930, les Joad, une famille de fermiers est chassée par des banques qui prennent possession de leurs terres. Ils vont traverser plusieurs États à bord d'un camion bien fatigué pour espérer trouver, comme des milliers d'autres, du travail en Californie.

Dans *La Chevauchée fantastique*, *Vers sa destinée*, et *Sur la piste des Mohawks*, Ford avait montré ses possibilités, sa maîtrise technique et la maturité de sa pensée, mais *Les Raisins de la colère* fut l'explosion de son talent. Nunnally Johnson avait fidèlement adapté le roman de John Steinbeck. (...). La tonalité subtile, la sobriété de la composition des images de Gregg Toland, puissantes et austères, mais toujours élégantes, accentuent le réalisme du film et traduisent sans équivoque l'idée que Ford se faisait de l'héroïsme. C'est surtout par son style épique de narration, par son engagement passionné, par sa compassion humaine que Ford réussit à donner à ce film toute sa beauté. C'est une œuvre prodigieuse de grande envergure dans laquelle chaque détail souligne les espoirs et souffrances humaines.

- Lindsay Anderson



jeudi 25 mai à 16h | samedi 27 à 20h | mercredi 31 à 18h15

Qu'elle était verte ma vallée [How Green Was My Valley]

2h, États-Unis, 1941
avec Walter Pidgeon, Maureen O'Hara, Anna Lee
Oscar du meilleur film & Oscar du meilleur réalisateur

Dans une petite ville du Pays de Galles, un père et ses cinq fils travaillent à la mine de charbon et la vie quotidienne s'écoule paisiblement, rythmée par des habitudes devenues de vrais rites. Mais les conditions de travail deviennent de plus en plus difficiles...

Le classique par excellence. Le film est tissé dans la même étoffe que ces « nobles livres » (Stevenson, Dickens) que lit le jeune Huw durant sa convalescence. *Qu'elle était verte ma vallée* est un roman

d'apprentissage, une chronique familiale et sociale, et surtout l'évocation de certaines valeurs supposées éternelles ayant forgé une société. Le film trouve son originalité et son émotion principale dans son rapport au temps. La famille ici décrite repose sur des valeurs et des rites qui semblent immémoriaux, mais l'extrême dureté du métier de la mine et les contraintes de la vie sociale les menacent constamment de disparition et d'extinction. Qu'en restera-t-il quand les fils auront quitté la vallée ? Cette interrogation et cette incertitude contrebalancent la vision mythique, idyllique, que le film donne de la famille avant la première grande grève. Dans son cœur et dans son âme, Ford se situe du côté des valeurs d'éternité. Par l'acuité de son regard et son sens de la justice, qui font de lui un témoin social de première grandeur, il appartient au présent, pétri de menaces et de questions.

- Jacques Lourcelles



vendredi 26 mai à 15h | lundi 29 à 18h30 | mercredi 31 à 20h30

La Poursuite infernale [My Darling Clementine]

1h37, États-Unis, 1946
avec Henry Fonda, Linda Darnell, Victor Mature

En 1882, les quatre frères Earp mènent leur troupeau vers l'Ouest, mais le bétail est volé et le cadet assassiné. Pour venger ce meurtre, Wyatt Earp devient le shérif de Tombstone et prend ses frères comme adjoints. Ils se lient avec Doc Holliday, qui noie ses tourments existentiels dans l'alcool, et découvrent très vite que toute la ville est aux mains d'une puissante famille d'éleveurs qui sème la terreur : les Clanton...

Le règlement de comptes à OK Corral entre les honnêtes frères Earp et les vils Clanton est un épisode mythique de l'Ouest. Pourtant, John Ford – qui se vantait d'avoir connu Wyatt Earp – ne s'intéresse pas au duel final, mais s'attarde sur les habitants d'une petite ville poussiéreuse (un barbier, un maire, un barman philosophe...) se concentrant davantage sur l'énigmatique Doc Holliday (Victor Mature, dans son meilleur rôle) que sur le héros, le shérif Wyatt Earp (Henry Fonda, troublant de modestie). Ford l'humaniste filme une scène surprenante : un acteur, sur une table de saloon, récite le monologue d'Hamlet sous la menace de bandits. Le shérif et Doc sont subjugués : cette histoire au royaume pourri du Danemark trouve des résonances étranges dans la leur. Wyatt Earp est obsédé par le besoin de venger la mort de son frère. Doc Holliday est un ancien médecin rongé par un mal insidieux. Et les deux hommes ne savent pas aimer les femmes qui, pourtant, les attendent. Comme le prince danois, ils sont hantés par des fantômes. C'est un western lent et mélancolique, aux images d'une beauté sidérante. – Anne Dessuant, *Télérama*



lundi 29 mai à 20h30 | mardi 30 à 18h15 | mercredi 31 à 15h30

La Prisonnière du désert [The Searchers]

2h, États-Unis, 1956, couleurs
avec John Wayne, Jeffrey Hunter, Vera Miles

En 1868 au Texas, une bande de Comanches attaque la famille d'Aaron Edwards. Lorsque son frère, Ethan, découvre le massacre et comprend que ses deux nièces ont été enlevées par les Indiens, il part à leur recherche et se lance alors dans une très longue quête à travers tout le territoire.

Neuvième collaboration Ford / Wayne, *La Prisonnière du désert* est, disons-le sans détour, un chef-d'œuvre. On y retrouve l'humanisme de Ford dans sa description d'une communauté de pionniers (les scènes de repas, de danse, ou de lecture d'une lettre au coin du feu sont admirables de simplicité et de sensibilité)

et sa nonchalance rythmique qui permet de faire exister pleinement tous ses personnages. John Wayne, au sommet de sa gloire, compose un ancien militaire intolérant, solitaire et raciste, dont la violence menace à tout moment d'exploser. Face à lui, Jeffrey Hunter défend avec fougue son personnage de jeune cow-boy métis, courageux et plus ouvert aux différences culturelles. Quant à Ward Bond et Vera Miles, ils sont parfaits dans les rôles du vieux révérend attentif à l'équilibre de sa communauté, et de la fiancée patiente, mais exigeante. Film complexe s'il en est, *The Searchers* n'est pas ouvertement pro-indien (comme le sera *Les Cheyennes* dix ans plus tard), mais il a le mérite de poser la question de la cohabitation entre deux populations hostiles l'une envers l'autre, et prend le temps de rendre aux Indiens, dans plusieurs belles séquences, la dignité que le western classique leur a trop souvent ôtée.

– Benjamin Untereiner, *Les Fiches du Cinéma*

lundi 22 mai à 20h30 | mercredi 24 à 16h au Kursaal

Faut voir !

Le choix du spectateur

Cet espace de programmation est le vôtre : il offre la possibilité de proposer un film qui vous est précieux et que vous rêvez de voir projeté sur le grand écran de votre cinéma pour le partager avec d'autres spectateurs.



Les Fils de l'homme

Alfonso Cuarón – 1h50, États-Unis, 2006
avec Clive Owen, Julianne Moore, Michael Caine

2027, le plus jeune être humain, âgé de 18 ans, vient de mourir. L'Humanité a épuisé toutes les ressources de la planète et vit donc ses derniers instants. Dans un monde de violence et de chaos, une femme enceinte représente alors l'ultime espoir du genre humain. Elle devient par la même occasion, la personne la plus recherchée de la planète. Theo, un ancien militant aujourd'hui résigné à vivre dans une société sans avenir, est chargé de sa protection...

Passé inaperçu lors de sa sortie en salles, *Les Fils de l'homme* a gagné depuis un statut amplement mérité de petit classique de l'anticipation. Alfonso Cuarón y synthétise presque tout ce qui menace notre monde : société ravagée soumise à une dictature policière et où pullulent les attentats de groupes terroristes, pollution endémique, stérilité de la population féminine qui menace l'humanité d'extinction. Au beau milieu de tout ça, Clive Owen en type désabusé confronté à un miracle : une femme enceinte, qu'il doit protéger.

La réussite du film tient à son alliage très personnel d'action et d'intimisme, de spectacle haletant et de noirceur ontologique, d'emphase biblique et de viscéralité de pure série B. Et à sa mise en scène, tout en plans-séquences, source alternative de suspense et de sidération.

– Nicolas Schaller, *L'Obs*

→ présenté par Florent Petit, spectateur

jeudi 25 mai à 18h15 | mardi 30 à 20h30 au Kursaal

Cinékin

Un rendez-vous avec le cinéma allemand organisé en partenariat avec le département d'allemand de l'université de Franche-Comté et l'association pour le développement de l'allemand en France.



Seule la joie [Glück]

Henrika Kull – 1h25, Allemagne, 2021
avec Katharina Behrens, Adam Hoya, Nele Kayenberg
sortie en salle en novembre 2022

Sascha est travailleuse du sexe dans une maison close de Berlin. Les clients en manque d'amour se succèdent, inlassablement. Mais sa rencontre passionnée avec Maria, une nouvelle venue indépendante et anticonformiste, va réapprendre à Sascha qu'elle aussi a besoin d'aimer.

Le sujet est rebattu et pourtant *Seule la joie* raconte quelque chose de neuf. Est-ce que cela tient à la mise en scène de la cinéaste Henrika Kull ? Au jeu lumineux des actrices ? À la crudité quasi documentaire des scènes de la vie quotidienne au bordel ? Peut-être est-ce un peu tout cela à la fois. Sascha fait son travail et ce travail nous est

montré crûment, sans être scabreux, ni pathétique. Mais ce que Henrika Kull nous donne à voir, c'est une histoire d'amour et le difficile chemin pour atteindre, ou plutôt pour accepter la joie qui l'accompagne. Rarement on aura fait le pari de montrer autant de lumière et de bonheur dans un environnement aussi sombre. Le film ne raconte rien d'autre. Un poisson à la robe bleue traduit le blues de Sascha, côté face, puis une fois placé dans un bocal chez elle, il représente soudain son désir d'aimer malgré tout, côté pile. Les gestes amoureux cent fois répétés, mécanisés, sont rejetés par Maria qui ne sait plus baiser tendrement sans vendre son corps, sans user de sa technique habituelle pour faire monter le plaisir. La frontière ténue entre l'intime et le professionnel est sans cesse interrogée par un film qui ne tranche pas, un film qui tend vers la lumière et oui, finalement, vers l'amour et la joie.

– Séverine Danflous, *Transfuge*

→ présenté et suivi d'un débat, mardi 30 avec Ida Hekmat, maîtresse de conférences, département d'allemand de l'université de Franche-Comté

jeudi 25 mai à 20h au Kursaal

Ciné citoyen

Cette soirée vous est proposée par Amnesty International & le collectif du 17 mai, à l'occasion de la journée internationale de lutte contre l'homophobie et la transphobie, avec le soutien de la Ville de Besançon (Mission lutte contre les discriminations et pour les droits des femmes).



Un visa pour la liberté [Mr Gay Syria]

Ayşe Toprak – 1h28, Allemagne, France, Turquie, 2022
sortie en salle en mai 2022

Coiffeur à Istanbul, Husein cache son homosexualité à sa famille. Fondateur du mouvement LGBT syrien, Mahmoud est aujourd'hui réfugié à Berlin. Une même ambition les anime : cesser d'être invisibles, et pour cela tenter d'être les premiers Arabes du Moyen-Orient à participer au concours Mr Gay World...

La réalisatrice turque Ayşe Toprak filme pendant six mois l'organisation de la modeste compétition stambouliote, les castings, la préparation des candidats. À l'origine de ce surprenant événement, Mahmoud Hassino, lui-même réfugié syrien et activiste LGBT vivant à Berlin, veut « changer la perception » des exilés queers de son pays et

« susciter l'intérêt du public » pour leur condition dramatique. En Turquie, les trois amis se sentent coincés, sans horizon, dans un climat toujours plus hostile aux personnes homosexuelles et trans. Couronné Mr Gay Syria, Husein témoigne de sa situation intenable. Né dans une petite ville syrienne, il a fui la guerre deux ans auparavant aux côtés de sa famille ultra conservatrice, à qui il n'a jamais pu parler de son homosexualité. Il a été contraint de se marier et est père d'une petite fille. « Le désespoir mène au courage », explique-t-il, tiraillé entre la fierté de représenter sa communauté et la peur que son père ne découvre la vérité. Mû, malgré le danger, par la volonté d'offrir à son enfant un avenir meilleur en Europe. *Un visa pour la liberté* recèle une galerie de portraits bouleversants d'hommes en lutte, qui partagent leurs découragements, leur grande solitude, mais aussi et surtout leur force lumineuse.

– Marie-Hélène Soenen, *Télérama*

→ suivi d'un débat animé par Amnesty International et le collectif XYZ

samedi 27 mai à 17h au Kursaal - entrée libre

Cinéma en région

De nombreux films sont tournés ou produits dans la région, mais ne sont que très rarement diffusés dans les cinémas. Ces soirées régulières sont devenues précieuses pour les découvertes qu'elles nous réservent et les rencontres qu'elles permettent.

Avec le soutien de la Région Bourgogne-Franche-Comté et la participation du CHU de Besançon.



Toubib 12 années dans la vie d'un étudiant en médecine

Antoine Page – 2h05, France, 2023
Une production La Maison du Directeur et Faites un vœu
avant-première

En 2010, mon frère Angel a obtenu son bac. Quand il m'a dit « j'ai choisi de faire médecine », je lui ai proposé de le filmer, durant tout son cursus. Il m'a répondu « génial ». Le projet était lancé. Mais allait-il vraiment réussir ? Pour moi cela n'avait pas réellement d'importance, ce qui m'intéressait c'était le suivre et rendre compte du passage du temps. L'apprentissage d'un savoir, le cheminement de pensée, l'affirmation d'une personnalité, l'évolution physique, le passage de l'enfance à l'âge adulte...

Douze années se sont écoulées. Et il s'avère que mon frère est devenu médecin. Douze années durant lesquelles j'ai pu filmer toutes les étapes de son parcours : le bachotage de la première année, les premiers contacts avec les malades, les nombreux stages en hôpitaux, l'externat, l'internat, les missions à l'étranger, les remplacements de médecins de ville ou de campagne. Mais également douze années de vie : son premier appartement, ses voyages, son année sabbatique de berger en Suisse. Avec tous les questionnements qui les ont accompagnés, ses hésitations, ses cas de conscience, ses déceptions et ses enthousiasmes. Ce projet, étalé sur une durée exceptionnelle, permet tout à la fois d'apporter un regard personnel et singulier sur le milieu médical et de partager les années les plus déterminantes de la vie d'un jeune adulte.

– Antoine Page

→ suivi d'une rencontre avec Antoine Page, et d'un buffet.

du 9 au 11 juin au Kursaal

Danse & cinéma

La danse et le cinéma sont tous deux des arts du mouvement dont la rencontre était inévitable. La cinquième édition de ce festival propose, durant trois jours, de renouveler cette rencontre sur l'écran du Kursaal.



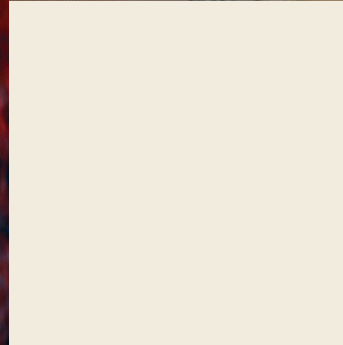
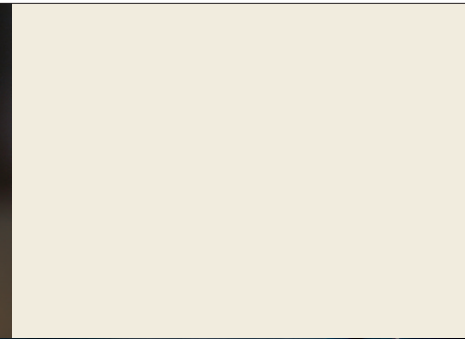
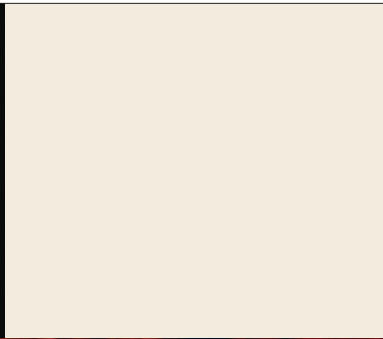
vendredi 9 juin à 16h | samedi 10 juin à 11h | dimanche 11 à 20h

Dancing Pina

Florian Heinzen-Ziob – 1h52, Allemagne, 2021
sortie en salle en avril 2023

Iphigénie en Tauride / Le Sacre du Printemps. Au Semperoper en Allemagne et à l'École des Sables près de Dakar, de jeunes danseurs, guidés par d'anciens membres du Tanztheater de Pina Bausch, revisitent ses chorégraphies légendaires. Pour ces artistes, issus de la danse contemporaine, du hip-hop ou du ballet classique, danser Pina, c'est questionner ses limites, ses désirs, et métamorphoser une œuvre tout en se laissant soi-même métamorphoser par elle.

Dancing Pina est un film envoûtant, hors du temps, qui révèle la beauté infiniment précise de la transmission de la danse. Et puisque l'artiste qui inspire le film est Pina Bausch, dont les créations ont tant ému et subjugué, cette transmission est beaucoup plus qu'un apprentissage technique, vraiment beaucoup plus. Elle est une manière de danser qui raconte, qui respire, qui se fonde sur l'intériorité, sur le sens profond du geste, dans une fidélité à soi qui se fait recherche, sans esbroufe, « beyond control », dans un lâcher-prise quasi révolutionnaire. Pina n'est plus là, mais ses anciens danseurs et danseuses du Tanztheater de Wuppertal perpétuent son héritage, font vivre ses œuvres. Le cinéaste Florian Heinzen-Ziob signe là son troisième film, à la découverte d'un univers qu'il ne connaissait pas. Sa caméra observe deux projets très différents portés par la Fondation Pina Bausch : les images qui passent de l'un à l'autre en révèlent les contrastes et les similitudes.
– Agnès Santi, *La Terrasse*



vendredi 9 juin à 18h30 | samedi 10 à 20h30

Si c'était de l'amour

Patric Chiha – 1h22, France, 2019
sortie en salle en mars 2020

Ils sont quinze jeunes danseurs, d'origines et d'horizons divers. Ils sont en tournée pour danser *Crowd*, une pièce de Gisèle Vienne sur les raves des années 90. En les suivant de théâtre en théâtre, *Si c'était de l'amour* documente leur travail et leurs étranges et intimes relations. Car les frontières se troublent. La scène a l'air de contaminer la vie – à moins que ce ne soit l'inverse. De documentaire sur la danse, le film se fait alors voyage troublant à travers nos nuits, nos fêtes, nos amours.

Ici, les danseurs sont aussi auteurs, donnant corps et voix à leurs histoires intimes dans des confessions qui nous révèlent que le désir se prolonge hors de sa représentation. En coulisse, devant la caméra du cinéaste, les artistes se confient l'un à l'autre, comme ils le feraient après l'amour, les mots encore chargés de la brûlante sensualité qui les habite sur scène. Et par un subtil travail de montage, Patrick Chiha tend à faire disparaître la frontière qui sépare le spectacle de la coulisse, et le chaos des corps des pensées qui les bouleversent. Imperceptiblement, le film prend la forme d'un

vaste espace mental, presque onirique. Et même si nous ignorons tout, ou presque, de cette représentation, le plaisir n'en est pas moins entier : la musique nous enivre rapidement, le souffle des êtres nous émeut, et les images, superbes, explorent ces corps en suspension comme des planètes inconnues. On frôle la science-fiction. – Jules Zingg, cinéaste

Mourn, O nature !

Nino Laisné & François Chaignaud – 10 min, France, 2018

« Pourquoi me réveiller, O souffle du printemps », dans l'opéra *Werther* de Jules Massenet, faisait partie des airs que chantait Michael Jackson dans l'intimité de son studio. Nino Laisné et François Chaignaud réinventent un *Werther* qui aurait été absorbé par Jackson : une même fascination pour la nature, le désir de revisiter des légendes ancestrales et l'expression d'un désarroi amoureux. Le performeur chante, danse et se métamorphose, il glisse entre différents registres vocaux et physiques et semble prolonger le rêve d'expression totale de Michael Jackson.

→ **Mourn, O nature !** sera présenté par Nino Laisné, metteur en scène, **vendredi 9 à 18h30**

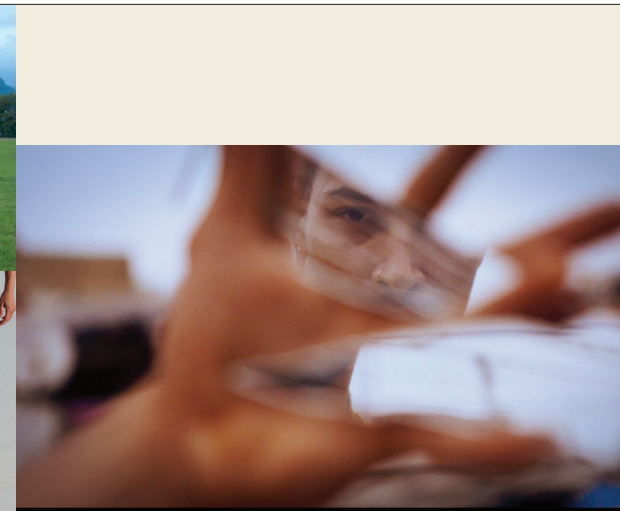
vendredi 9 juin à 20h30 | dimanche 11 à 16h

Indes galantes

Philippe Béziat – 1h48, France, 2020
sortie en salle en juin 2021

C'est une première pour 30 danseurs de hip-hop, krump, break, voguing... Une première pour le metteur en scène Clément Cogitore et pour la chorégraphe Bintou Dembélé. Et une première pour l'Opéra de Paris. En faisant dialoguer danse urbaine et chant lyrique, ils réinventent ensemble le chef-d'œuvre baroque de Jean-Philippe Rameau, *Les Indes galantes*. Des répétitions aux représentations publiques, c'est une aventure humaine et une rencontre aux enjeux politiques que nous suivons : une nouvelle génération d'artistes peut-elle aujourd'hui prendre la Bastille ?

En 2017, dans un court métrage destiné à l'Opéra Bastille, Clément Cogitore a rapproché deux antipodes, le krump et un tube imparable de Jean-Philippe Rameau, la fameuse Danse du grand calumet de la paix. Baroque et baskets, musique savante et street dance, une rencontre anecdotique ? Pas pour la scène nationale, qui lui a proposé de monter sa propre version de l'opéra *Les Indes galantes* (1735). C'est la création de ce spectacle de trois heures quarante que raconte le documentaire de Philippe Béziat. Durant deux ans, des auditions, des danseurs aux représentations triomphales données à Bastille à l'automne 2019, le réalisateur, rompu à l'exercice délicat de la captation, a filmé le travail de la troupe et en livre un condensé vibrant, passionnant à tous les points de vue : artistique, humain et politique. – Marie Sauvion, Télérama



samedi 10 juin à 14h30 – entrée libre

Ivraies

Diane Sorin & Céline Larrère – 1h50, France, 2022
Une série de 7 portraits - avec le soutien de l'Onda avec Lauriane Schoff, éleveuse d'escargots, Dominique Gentas, éleveur de vaches allaitantes, Rachel Roussel-Voisard, éleveuse de volailles de Bresse, Marie-Pierre Chevassu-Fassenet, viticultrice, Emmanuel Josserand, apiculteur, Armelle Briançon, maraîchère, Jean Becker, maraîcher

Céline Larrère (Cie Morula) et Diane Sorin travaillent ensemble à IVRAIES, une série de portraits filmés et performés. Ces films sont réalisés dans le sillage de GRAINS, un projet de création chorégraphique initié en 2020-2021 par Céline Larrère, avec et auprès d'agriculteurs et d'agricultrices, d'éleveurs et d'éleveuses du jura et d'alsace, et qui a pour vocation d'établir des relations entre pratiques agricoles et pratiques chorégraphiques. GRAINS donne lieu à une série de performances dansées *in situ* chez des agriculteurs. Chacun des films du projet IVRAIES révèle les écologies du sensible à l'œuvre dans ces rencontres incongrues et intimistes entre les personnes, les paysages, les pratiques, les usages et les imaginaires.

→ suivi d'une rencontre avec Céline Larrère, danseuse et chorégraphe

samedi 10 juin à 17h – entrée libre

Portraits dansés

Christelle Pinet – 55 min, France, 2018-2023

En filmant d'autres femmes qui interprètent librement ses souvenirs, la chorégraphe-vidéaste explore un lieu, un objet, un geste, une sensation comme autant d'embrayeurs de réminiscences. Par touches, par fragments, elle construit patiemment un autoportrait kaléidoscopique, une introspection diffractée.

Portée par le souvenir d'un instant, chaque danseuse sollicitée (professionnelle, amatrice, circassienne, comédienne..) s'approprie, à sa manière, une bribe du passé. Elle incarne une facette de la personnalité de la conteuse archéologue. En quelques minutes à peine, la capsule vidéo nous plonge dans un univers tendre, facétieux ou mélancolique. Elle déploie les anecdotes de l'émouvoir et du mouvoir. Mises bout à bout, les interprétations constituent un journal intime, et, au-delà, une mosaïque d'expériences féminines singulières et universelles.

– Stéphanie Ruffier

samedi 10 juin à 18h30

Tes jambes nues

Vladimir Léon – 1h10, France, 2021

Dans une ferme du Vercors, un paysan ingénieur, Jean-Philippe Valla, développe des techniques d'autosuffisance énergétique et alimentaire. La chorégraphe Julie Desprairies vient y travailler avec son équipe. Geste agricole et geste dansé se confondent. Travail de la terre et chorégraphie cherchent une plus juste façon d'habiter le monde.

300 000 litres

Geneviève Pernin & Jacques Séchaud – 18 min, France, 2022

Ce film de danse se déroule dans et aux abords d'une piscine. Des corps d'âges différents viennent prendre le soleil, se touchent parfois, se regardent, se posent, jouent, dansent un peu. Des textes, de la musique, du vent accompagnent les corps mobiles, les frondaisons qui s'agitent, les cheveux et les vêtements qui s'envolent.

→ suivi d'une rencontre avec Geneviève Pernin, chorégraphe

dimanche 11 juin à 18h

Broken Mirrors

Othmane Saadouni – 1h06, France, Maroc, 2022

En suivant le travail de création de la pièce *Telles quelles / Tels quels* du chorégraphe Bouziane Bouteldja, avec en ligne de mire le thème des identités, le regard de l'autre, la socialisation des corps, des idées, le film met l'accent sur le regard des jeunes d'aujourd'hui vis-à-vis du monde. Entre des scènes de danse, de recherche et d'échange avec le chorégraphe et d'autre part, des scènes plus intimes dans des endroits personnels concernant le vécu des danseurs, une histoire poétique s'installe. Un premier film virevoltant de la part du réalisateur Othmane Saadouni.

Lightning Dance

Cecilia Bengolea – 6 min, France, Jamaïque, 2018

À Spanish Town, Jamaïque, de jeunes gens dansent en bord de route, sous une pluie torrentielle et tandis que l'orage gronde. Filmée en octobre 2017 pendant des inondations, cette vidéo questionne le lien entre la météo, ses tempêtes et l'imagination corporelle.

→ suivi d'une rencontre avec Gilles Rondot, producteur associé Cie Dans6T



du 16 au 21 juin au Kursaal

Bong Joon-ho

Faut-il le présenter ? En sept longs métrages, une Palme d'or, quatre Oscars, Bong Joon-ho, 53 ans est devenu l'un des cinéastes les plus importants de son époque. Ce diplômé en sociologie ne cesse d'ausculter les particularismes de son pays, la Corée du Sud, en sachant les rendre universels.

Sa réflexion sur la fracture sociale (au cœur de *Parasite*), ou sur le désastre écologique annoncé (*Snowpiercer* et *Okja*) s'accompagne toujours d'un goût pour un cinéma spectaculaire, où la gravité le dispute sans cesse à la farce. L'homme ordinaire, son courage et son astuce pour triompher des circonstances hautement défavorables, est son héros récurrent (qui a désormais les traits de son comédien fétiche, Song Kang-ho). Bong Joon-ho incarne la synthèse parfaite d'un cinéma d'auteur ambitieux et exigeant et d'un art populaire parlant au cœur des spectateurs. Il est aussi le symbole d'un cinéma sud-coréen incroyablement riche et inventif, l'un des plus créatifs du continent asiatique.

- Institut Lumière

En partenariat avec le Club Lumière de Besançon



vendredi 16 juin à 18h | lundi 19 à 20h30 | mercredi 21 à 15h30

Parasite

2h12, Corée du Sud, 2019
avec Song Kang-ho, Lee Sun-kyun, Cho Yeo-jeong
Palme d'or - festival de Cannes. Oscar du meilleur film

Toute la famille de Ki-taek est au chômage. Elle s'intéresse particulièrement au train de vie de la riche famille Park. Mais un incident se produit et les deux familles se retrouvent mêlées, sans le savoir, à une bien étrange histoire...

La Palme d'or 2019 (et Oscar du meilleur film) offre un cocktail détonant de satire grinçante et de thriller sociopolitique. On peut aussi parler de farce, de film de terreur, d'allégorie sur l'atomisation violente de la société. Ce mélange des genres, Bong Joon-ho l'orchestre brillamment, avec

la volonté viscérale de divertir et de faire réfléchir en même temps. On emploie « viscérale » à dessein, *Parasite* déployant une symbolique forte autour du tréfonds des êtres, de ce qui est enfoui, honteux. D'abord rigolard, le film est gagné par la hargne vengeresse et la cupidité dévorante. Reflet du monde néolibéral, sans foi ni loi, le système est si pernicieux que tout se brouille. Bong Joon-ho décrit avec virtuosité tout un ensemble d'interactions sociales, à travers des métaphores mêlant l'organique et le psychique. De scène de cache-cache vaudevillesque en barbecue virant à la bataille sanglante, de course-poursuite en méga-inondation, *Parasite* captive, déroute et ne manque pas, finalement, d'émouvoir.

- Jacques Morice, *Télérama*



vendredi 16 juin à 20h30 | lundi 19 à 18h | mardi 20 à 15h30

Snowpiercer, Le Transperceneige

2h06, Corée du Sud, 2013
avec Chris Evans, Jamie Bell, Tilda Swinton

En 2031, victime de l'ère glaciaire, l'humanité a décliné : seule une poignée de survivants a pu trouver refuge dans le Transperceneige. Les déclassés se trouvent en queue de train tandis que l'élite vit dans l'opulence, en tête. Avec une poignée de rebelles, Curtis parvient à passer de wagon en wagon...

Memories of Murders, The Host, Mother : Bong Joon-ho ne nous a jamais déçus. *Snowpiercer, le Transperceneige* confirme qu'il est un très grand réalisateur, l'un des meilleurs aujourd'hui, et aussi un cinéaste visionnaire capable de surprendre,

de bouleverser et d'inquiéter avec un film de science-fiction, genre cinématographique tellement galvaudé aujourd'hui avec trop de blockbusters sans âme ni imagination. *Snowpiercer, le Transperceneige* c'est tout le contraire : un film débordant d'idées, d'intelligence, de talent, un film de pure mise en scène qui permet à Bong Joon-ho de renouveler son style – science-fiction post apocalyptique et bande dessinée obligent – tout en conservant la maestria de son style, un génie pour les morceaux de bravoure qui vous remuent les tripes sans céder à la pyrotechnie facile, et un humanisme pessimiste et sans illusions très critique envers les dirigeants, même s'il choisit de clore ce film très sombre et très violent – dans certaines de ses images, mais surtout dans son propos – sur une note d'espoir.

– Olivier Père, *Arte*



dimanche 18 juin à 20h | mardi 20 à 20h30 | mercredi 21 à 18h

The Host

2h, Corée du Sud, 2007
avec Song Kang-ho, Hie-bong Byeon, Park Hae-il

À Séoul, Gang-du tient un petit snack au bord de la rivière où il vit avec sa famille, dont sa fille adorée Hyun-seo. Un jour, un monstre géant surgit des profondeurs de la rivière et attaque la foule. Gang-du tente de s'enfuir avec sa fille, mais elle est enlevée brusquement par le monstre, qui disparaît au fond de la rivière. La famille Park décide alors de partir à la recherche de la créature, pour retrouver Hyun-seo...

La stupeur que l'on peut éprouver devant un film aussi riche et nouveau que *The Host* s'explique d'abord par le mélange des genres qu'il traverse au pas de charge. C'est un film fantastique se débarrassant des conventions habituelles du film

de monstre ; une comédie tournant en dérision chaque situation jusqu'au grotesque ; un pamphlet politique rageur contre les États-Unis, et plus profondément contre l'État ; un mélodrame primitif empruntant à la mythologie, à la fable et au conte de fées. Comme son monstre fait de bric et de broc, comme la famille Park brinquebalante qui, seule, se préoccupe de lutter contre lui (avec les moyens du bord : arc et fusils), *The Host* semble un joyeux hybride imprévisible. Or par son mélange singulier des émotions, ses différentes strates satiriques, son attention aiguë au conte moral, *The Host* impose une voie bien particulière qu'il convient d'étudier en détail. Surprend alors la rigueur et la persévérance d'un cinéaste qui file chacune de ses allégories et les noue ensemble dans une grande cohérence visuelle.

– Stéphane Delorme



lundi 19 juin à 15h30 | mardi 20 à 18h | mercredi 21 à 20h30

Memories of Murder

2h10, Corée du Sud, 2003
avec Song Kang-ho, Kim Sang-kyung, Hie-bong Byeon

Près de Séoul, dans les années 1980, une dizaine de femmes, toutes vêtues de rouge, sont assassinées avec une sauvagerie inouïe par un tueur en série. L'inspecteur Park et son brutal acolyte, Seo, peinent à le trouver et n'apprécient guère l'arrivée en renfort d'un détective aux méthodes nouvelles...

Immédiatement encensé à sa sortie en 2003, *Memories of Murder*, deuxième film de Bong Joon-ho, révèle à un public international le talent du réalisateur. Comme il le fera dans *The Host*, avec le scandale du déversement de produits toxiques dans la rivière Han (Séoul) par l'armée américaine, celui-ci prend pour point de départ un événement ayant défrayé la chronique : la première affaire de serial-killer en Corée. Dans les deux cas, le procédé est identique : la mise en scène d'une anomalie dont l'existence et la persistance révèlent

les dysfonctionnements profonds de la société sud-coréenne. Face à un tueur invisible et méticuleux, *Memories of Murder* livre en effet un portrait d'une police locale où le grotesque le dispute au tragique. Mais à mesure que le duo, finalement épaulé par un détective venu de Séoul, avance dans la traque, ce grotesque appuyé s'entrechoque avec la gravité des faits, et une tragédie insolite naît d'un tel court-circuit. Les errements des détectives servent alors de prétexte à l'exploration des multiples facettes d'un coin perdu où les contradictions coréennes semblent s'agglutiner. Les variations du paysage et de la météo captent une multiplicité d'ambiances, symboliques à leur façon : tout est donc affaire de temps (atmosphérique et chronologique), alors que les meurtres s'accumulent et que l'enquête dure suffisamment pour permettre à une mémoire de se faire jour. Cette mémoire du crime, de plus en plus lancinante à mesure que l'on s'enfonce dans la noirceur, transforme le polar en énigme douloureuse. Une énigme dont les protagonistes seront chacun victime, à l'usure.

– Nicola Brarda, *Critikart*

dimanche 18 juin à 17h au Kursaal - entrée libre

Cinéma en région

De nombreux films sont tournés ou produits dans la région, mais ne sont que très rarement diffusés dans les cinémas. Ces soirées régulières sont devenues précieuses pour les découvertes qu'elles nous réservent et les rencontres qu'elles permettent. En partenariat avec l'association Juste ici - Festival Bien Urbain / Art dans (et avec) l'espace public.



Juste Ici et Pas Ailleurs Une histoire du festival Bien Urbain

MZM Projects (UKR), Kristina Borhes & Nazar Tymoshchuk – 1h20, France, 2023

En 2011, un groupe d'amis décide de suivre sa passion pour l'art dans la rue. Inspirés par le phénomène mondial de l'art urbain, ils initient un événement dans (et avec) le quartier populaire du centre-ville dans lequel ils vivent. Idéalistes et malgré leur manque d'expérience, ils sont animés par le désir intense d'inviter des artistes à créer sur place, à l'endroit qu'ils connaissent le mieux : Besançon. Rapidement, Bien Urbain devient un des festivals les plus estimés dans son domaine.

Le documentaire *Juste Ici et Pas Ailleurs* revient sur dix années du festival Bien Urbain : comment une initiative profondément locale a-t-elle pu proposer une vision aussi singulière de l'art urbain ? Intégrant des actions hors normes, des archives inédites et de nombreuses interviews, le film ne se contente pas de montrer des œuvres produites dans les rues. Il présente Bien Urbain dans une perspective globale, qui questionne les enjeux fondamentaux de la création artistique dans l'espace public à travers chaque étape de l'évolution du festival.

→ suivi d'un débat, et d'un verre



Licences d'entrepreneur de spectacles
L-R 2021-006336/006340/006300/006460
Design graphique : Thomas Huot-Marchand
Directrice de la publication : Anne Tanguy
Rédaction : Jean-Michel Cretin, Stéphanie Bunod, Lauren Scabello
Impression : L'imprimeur Simon, Ornans
Papier : Fedrigoni Arena rough natural 90g
Couverture : Parasite ©CJ Entertainment
4^e de couverture : 300 000 litres ©Brigitte Chartreux



La Scène nationale de Besançon, Les 2 Scènes, est un établissement public de coopération culturelle. Elle est subventionnée par le ministère de la Culture – Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté (ainsi que dans le cadre du plan France Relance), la Région Bourgogne-Franche-Comté, le Département du Doubs et la Ville de Besançon, et bénéficie du soutien du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), de l'Onda (Office national de diffusion artistique), de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques), de la Sacem ainsi que du programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2021-2027.

Ville de
Besançon

Soutenu
par

MINISTÈRE
DE LA CULTURE



RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

Doubs
le Département

CNC Centre
national de la
cinématographie



Kursaal

Place du Théâtre
25000 Besançon

Espace

Place de l'Europe
25000 Besançon

www.les2scenes.fr | cinema@les2scenes.fr



Suivez-nous sur Facebook & Instagram @cinéma Les 2 Scènes